

Dũ tō kə noz ẽ<sup>v</sup>těĩ Fráse, le džōven džō děvēĩ alē fēr lə mětíē dā súdēr ā Frās. Al ɔn ẹ alē běkōy dě si, mē a nə sō pē tú rāvānī. Sō k sō rāvānī ětěĩ pru gábu a džōzere, sūrto ěĩ Búrkē, ɔ n i dyě<sup>v</sup>žey kə lə šír, vŭ k a n fázey vēr dā bēzoñ kə d alē ọ la pǎit. Lə šír džōzey māt a sə gábey ážbǎĩ, mē s n ětēy pē adē la vǎrtē. Al-l ětēy ọ<sup>v</sup>ú ọ tūt le grōz bātǎy, avēy prōdžīlā avōy tú le grō kə kmǎdě ádō. O la Mōskova le Fráse děvēĩ rókulē. To d ěĩ kōy, ɛn wē k<sup>o</sup>riey: "tyě bō, Búrkē, s ẹ sŭr twa kə ž ẹ mō rókō-fōr!" vŭ kə lə šír y ětēy ũ pǎrmye rǎ. S ětēy Nápōleō yŭ mēm. Kǎ lə šír avēy dēy solí, a z drásey kōm ěĩ pú: a kréyey yŭ mēm kə s ẹr la vǎrtē.

Note:

<sup>1</sup>Lautung des Plattentextes; im Diktat notierte ich mětí<sup>o</sup>, pǎrmi<sup>o</sup>.

Du temps que  
devalent  
Il en est  
tous reven  
vantards  
lui disait  
guère de  
gneur' bla  
ce n'était  
toutes les  
les grande  
Français  
criait: "T  
mon recon  
mier rang  
gneur' av  
il coyait  
Note.  
\*Lautung  
mětí<sup>o</sup>, pǎ

Un vantard . p.93-94

Du temps que nous étions Français, les jeunes gens devaient aller faire le métier\*de soldat en France. Il en est allé beaucoup d'ici, mais ils ne sont pas tous revenus. Ceux qui sont revenus étaient assez vantards et blagueurs, surtout un Bourquin, on ne lui disait que le 'Seigneur', vu qu'il ne faisait guère de besogne que d'aller à la pinte. Le 'Seigneur' blaguait beaucoup et se vantait aussi, mais ce n'était pas toujours la vérité. Il avait été à toutes les grosses batailles, avait parlé avec tous les grands qui commandaient alors. A la Moskova, les Français devaient reculer. Tout d'un coup, une voix criait: "Tiens bon, Bourquin, c'est sur toi que j'ai mon réconfort!" vu que le 'Seigneur' était au premier rang. C'était Napoléon lui-même. Quand le 'Seigneur' avait dit cela, il se dressait comme un coq: il croyait lui-même que c'était la vérité.

Note.

\*Lautung des Plattentextes; im Diktat notierte ich meti<sup>2</sup>, parmi<sup>2</sup>.

A y ā ēn kárātān d ānē ō nā savéy rō de fōšūz kō  
 mítnā. To sā sayéy dā bras ọ la fọ. Lē sáyu sā lāvěĩ  
 e trēy u kātr ūr pōr sayé' dūrā kə<sup>2</sup> la rōzē ēr lí.  
 Lēs amēsūz u ọvrēr aportēr<sup>3</sup> lē dēdzūnō, a pō lē diY  
 ūr; a n āvēĩ pē bō tọ. A fō bēnē dír kə lē sáyu  
 prōněĩ vlōtyē<sup>1</sup> ēĩ vēra u du dvā d ālē. Mítnā sōli  
 vē pū suē, ō nā sāy pū kə lē prē kə sō trọ rōt u trọ  
 pō. ā mil nōsā trātšē<sup>4</sup>, ō n a pē fē suē pōr fēr lē  
 fněžō, a n ā rō dūrā kə šē snān<sup>2</sup>. Tū lē matēĩ lēz  
 ávōd<sup>2</sup> v<sup>2</sup>nyēĩ dē Sālōr, šógēĩ la mōtēĩ a mēkōt, džōk  
 ọ mēdzōr. La vēprē ēr ākōr bāl, mē par var lē katr  
 ūr, la pyōdž ēr lí, a pō tọ ēr a rākmošī<sup>2</sup>. La mēšō  
 a lē rōkōr sō ēĩ pōy mē ālē, mē bēnē avōy prū mō.  
 S e ọyú ēn ānē k ō nā vō pē avéy lá grē, ō l ọ vō  
 prōdžī<sup>2</sup> lōdžmō.

Notes

1. Im Diktat saĩ<sup>2</sup>, v<sup>2</sup>lōtī<sup>2</sup>.
2. Im Plattentext Versprechung kə infolge des fol-  
 genden la.
3. aportēr "apportèrent" ist fr.
4. Im Diktat hübscher st ā, ā mil nōsā trātšē, 'cette  
 année, en 1936'.

Il y a une  
 rien des fa  
 chait de bra  
 à trois ou  
 rosée était  
 rent les de  
 n'avaient pa  
 faucheurs p  
 deux avant  
 ment, on ne  
 sont trop r  
 trente-six,  
 les fenaiso  
 nes. Tous l  
 Soleure, sa  
 midi. L'ap  
 les quatre  
 était à re  
 un peu mie  
 (peines).  
 on en veut

Les fenaisons. p.94-95

Il y a une quarantaine d'années, on ne savait encore rien des faucheuses comme maintenant. Tout se fauchait 'de brassé' à la faux. Les faucheurs se levaient à trois ou quatre heures pour faucher durant que la rosée était là. Les amasseuses ou ouvrières apportèrent 'les déjeuners', et puis 'les dix heures'; elles n'avaient pas bon temps. Il faut aussi dire que les faucheurs prenaient volontiers un petit verre ou deux avant d'aller. Maintenant cela va plus facilement, on ne fauche plus à la faux que les prés qui sont trop raides ou trop vilains. En mil neuf cent trente-six, on n'a pas 'fait facilement' pour faire les fenaisons, elles n'ont 'rien' duré que six semaines. Tous les matins, les brouillards venaient de Soleure, suivaient la montagne à mô-côte, jusqu'à midi. L'après-midi était encore beau, mais 'par' vers les quatre heures, la pluie était là, et puis tout était à recommencer. La moisson et le regain sont un peu mieux allés, mais aussi avec assez de 'maux' (peines). C'a été une année qu'on ne regrettera pas on en 'veut parler' (on en parlera) longtemps.

1. ẹn bũ. p.96-97

Dã l to, ử vlodž də pyāy'ēr' la mod də lāvə la bũ  
l sēr apré mārōd. Pōr lavé ẹn lāp a pétrol ēr pōdũ  
xk ũhō d l ộto dvartšũ d ảĩ grō tnāe. Lũtōr t sũ  
tnāe, sáy u sế fōn fōn frótảĩ l lảĩđz prēpare. ẹn  
vāe k la kábartyēr' fázāe la bũ, sẹ lavũz, tũt bảĩ  
dếside, dźōzảĩ a pō tsũtảĩ tọt ọ trāvayā. Ừ pay ẹ  
gást, t kọt l ộto, ẹnə dũ ỏm ếtảĩ ếtabyẹ dũtōr d x  
yũare pti vạer də gũt, a pō kritikảĩ lẹ lāvũs. Vạe-  
tli lə pũ ảrdi d la rőt, ỏ y dyếzảe Glóriộ, k sə  
pyānt, vẹ x ọ l ộto avạe lẹz ide t sə fotr d sảe  
fōn. A yì di: " Ồh, sẹ lavũs, k fả la bũe a sả! Vọ  
n ảe rọ d ộv dả vộ tnāe; s vộ bảĩ ộg dả bẻ!" Tộ d  
ảĩ kạe, dũ lavũs, du' fort lũrõn, l ộpõnọ par lẹ  
brạ, l' tráyno prẹ dũ tnāe ỏn i dyếzả: "Bũgr t sỏr-  
sỉ, nọ t ví ộ mỗtre si nọ n ả rọ d ộv!" ẹn trázỉ m  
prọ ảĩ pảta t tzmũz də fōn, lə lāv dả tũt le rẹgl,  
sả mẹnadźỉ l ộv, vọ pyāe kảũte tsũ. Lə rešd' dẹ  
fōn, la kábartĩr, sn ộm, lẹ gást, tộ l mảũd ộtr kə  
yũ, riVảĩ, riVảĩ a z n ảvạe mọ ử vộtr. S n ẹn pũ  
Glóriộ: a s ỏn ảla var sẹ kám' rẹd, kápọ kỏm ảĩ  
r' nẻ k ẹn dźỏren ảrảe prảe. ỏ z n ảũ bảĩ riVảe pũ  
tẻt ọ lāvả lẹ bũ, mẹ ỏ n i ảũ dźamẻ vũ Glóriộ.

Notes: 1. Im Diktat pyānyə, s'ēr 'c'était, bayỉ, ká-  
bartĩr.

2. Im Plattentext ahmt Suj das r grasseyé der betref-  
fenden Frau nach.

3. Im Plattentext rănẻtr durch Versprechung.

Dans le temps  
mode de lavage  
laver, une  
de la cuisine  
cuve. Autour  
taient le  
faisait la  
dées, parla  
lant. A la  
"un ou deux  
tour de lev  
tiquaient  
bande, on  
lève), va  
"foutre" (s  
Oh, oh! ce  
Vous n'ave  
donner q  
laveuses,  
bras, le  
" Bougre  
nous n'av  
un fond  
les règle  
dessus.  
homme, l  
riaient,  
n'était  
marades,  
pris. On  
lessives

Dans le temps, au village de Plagne, (c')était la mode de laver la lessive le soir après souper. Pour laver, une lampe à pétrole était suspendue au haut de la cuisine 'de vers sur' (au-dessus) d'une grande cuve. Autour de cette cuve, cinq ou six femmes frottaient le linge préparé. Une fois que la cabartière faisait la lessive, ses laveuses, toutes bien décidées, parlaient et puis chantaient tout en travaillant. A la 'chambre des hôtes', à côté de la cuisine 'un ou deux' (quelques) hommes étaient attablés autour de leurs petits verres de goutte, et puis critiquaient les laveuses. Voilà le plus hardi de la bande, on lui disait Glorieux, qui se 'plante' (se lève), va vers la cuisine avec 'les idées' de se 'foutre' (se moquer) de ces femmes. Il leur dit: Oh, oh! ces laveuses, qui font la lessive à sec! Vous n'avez 'rien' d'eau dans votre cuve; cela veut donner quelque chose de beau!" Tout d'un coup, deux laveuses, deux fortes luronnes, l'empoignent par les bras, le traînent près de la cuve en lui disant: " Bougre de sorcier, nous te voulons montrer si nous n'avons 'rien' d'eau!" Une troisième prend un fond de chemise de femme, le lave dans toutes les règles, sans ménager l'eau, vous pouvez compter dessus. Le reste des femmes, la cabaretière, son homme, les hôtes, tout le monde autre que lui, riaient, riaient à 's'en avoir' mal au ventre. Ce n'était plus Glorieux: s'il s'en alla vers ses camarades, capot comme un renard qu'une poule aurait pris. On 's'en' a bien ri plus tard en lavant les lessives, mais on n'y a (plus) jamais vu Glorieux.

2. Istuēr dā pōr syē. p.98

S ēr dūrā l ǒvēr dā dōžōtsā sēptāt-septātāēī; dā lā  
pti vlēdz d Vōflāē, lē džōven džō, būab a bāesāt,  
ávāēī en sōsyetē t tsā. Tū lē sāmde sēr, a s trōvāī  
o l ēkā<sup>e1</sup>l avāē lā rēzā pōr apror a tsātē. A réstāī  
džōk e dīā.

Al avāē māt nādžī<sup>o</sup> dūrā sl ǒvēr. Lēz om avāī dū pēsē  
l<sup>o</sup> triāgl, sō k avāē baylē de grō lāndāī d nāē sū lē  
rīv dū tsmāī. ā Frāūs, kā lē pōr syē, ā oyū lēz Almā  
vni avāē yu<sup>o</sup> rē kanāū, a z n ā oyū pāyū, al ā trá-  
varsī<sup>o</sup> l Du, k ēr džalē, pōr vni džōk dā nōtē vlēdz.

āī sēr k lē džōven ētāī oyū tsātē, lē pārmýēr<sup>o</sup> bāe-  
sat k sāū pārti s on ālāī tōt trākilmō o la mēžāū,  
kā en dí, tōt épātē: "Vāētli āī pōr syē!" ō vāyāē  
búdži a pō rāūnē dā āī mūsē d nāē. A sō rkūlo t  
pāyū pōr pēsē tō pyā d l ǒt<sup>o</sup> r rīv dū tsmāē. Kā a  
sāū oyū útr, a s ā bāy o vért k s ēr l māēr k ēr<sup>o</sup>  
rvārsē dā la nāē, a pō k sō demnāē pōr sō rpyātē.  
o sōrēsā dū kábare, uv al avāē trō bú, tōt on ālā  
dā gēbēl, a s trābyētša dā la nāē. Sāē bāesāt l  
ávāī prāē pōr āī pōr syē, mē a n y ā pā aydī<sup>o</sup> a sō  
rpyātē. A sāū pārti o riā.

Notes:

1. Diktat pārmīār.

2. Platte pōr sōrpyātya; Suj.schrieb in der Vorlage  
por se r'pianzja (statt r'piantai, cf. ib. paissai  
'passer', porciai 'pourceau', etc), wodurch der  
Fehler in den Plattentext kam.

C'était durs  
te à se, tant  
lin, les  
société de  
vaient à l'  
chanter. Ils  
Il avait  
hommes avait  
donné de gr  
min. En Fra  
mands venir  
ils ont tra  
nir jusque  
Un soir q  
les premiè  
tout tran  
dit, tout  
bouger et  
les 'se' res  
de l'autr  
elles se  
tait renv  
pour se  
où il ava  
tre, il f  
l'avaint  
ont pas  
riant.

C'était durant l'hiver de ~~xxix~~ dix-huit cent septante à septante-deux; dans le petit village de Vauffelin, les jeunes gens, garçons et filles, avaient une société de chant. Tous les samedi soirs, ils se trouvaient à l'école avec le régent pour apprendre à chanter. Ils restaient 'jusqu'aux dix' (à dix heures).

Il avait beaucoup neigé durant cet hiver-là; les hommes avaient dû passer le 'triangle', ce qui avait donné de gros 'andains' de neige sur les bords du chemin. En France, quand les sangliers ont ouï les Allemands venir avec leurs canons, ils en ont eu peur, ils ont traversé le Doubs, qui était gelé, pour venir jusque dans nos villages.

Un soir que les jeunes gens avaient été chanter, les premières filles qui sont parties s'en allaient tout tranquillement à la maison, quand une (d'elles) dit, tout épouvantée: "Voilà un sanglier!" On voyait bouger et puis grogner dans un monceau de neige. Elles 'se' reculent de peur pour passer tout doucement de l'autre côté du chemin. quand elles ont été 'outré', elles se sont aperçues que c'était le maire qui était renversé dans la neige, et puis qui se démenait pour se 'replanter' (relever). En sortant du cabaret, où il avait trop bu, tout en allant de côté et d'autre, il 'se' trébucha dans la neige. Ces jeunes filles l'avaient pris pour un sanglier, mais elles ne lui ont pas aidé à se relever. Elles sont parties en riant.





Parabole de l'Enfant prodigue

en patois de Romont. p. 100-103

xxx L ǒfâ k a to děkpī<sup>a</sup>.

11. A y avéy en vey en om k avéy du bū<sup>a</sup>b, ěi džǒvĕn a l ǒtr pŭ vĕy.

12. ěi džǒr, la pŭ džǒvĕn di ǒ sǒ pĕr: " Pĕr, a fǒ k ta m bayĕy la pĕr da l ártās kǎ mǎdĕy rǒvĕni." la pĕr, k ětĕy en bon pĕt, y a bayĭa.

13. Vĕr da to aprĕ, stŭ bū<sup>a</sup>b a vǒdŭ sĕ drĕy ǒd ěi d yŭarĕ vĕžĕi kǒktr páymǒ ũ kǒtǎ, a pǒ tǒtǒq fǒta l kǎ bĕi yĕi; mĕ ǒ la pyaš da sǎ bĕi kǒdŭr, al fazĕy rǒ k vay avǒy dĕ gǎdrǒy. Al ǒ dabǒr děkpī<sup>v</sup>ǎ sǒ k al avĕy.

14-15. Al árxiva ěi tǎirto dǎ stŭ pǎi. Nǒt pǒr dyĕb fŭ bĕi kǒtǎ da sǎ pyĕ<sup>i</sup>dĭ<sup>a</sup> tǎĕ ěi p<sup>a</sup>tí grǎdzĭa da stŭ yŭa pǒr vǎrdĕ lĕ pǒr.

16. Al arĕy bĕi k vyŭ mdžĭa ǒ sǒ sǒy sǒ k sĕ bĕt m<sup>a</sup>džĕi, s al avĕy pǒyŭ.

17-18. Adǒ al akom akmošá da sǎ mŭzĕ ǒ yŭ mĕm: I n pǒ pŭ i tní, i vĕyĕ mitná ket fǒylĭa y ě fĕ da kitĕ mǒ pĕr. Kǒbĕi y a t ě dĕ džǒ tǎĕ nǒ k ǎ dŭ pǎ prŭ, a pǒ mǒ a m fǒ m<sup>a</sup>rŭ da rǎ sídvǎ.

19. I v alĕ var mǒ pĕr a pǒ y dĭr k a mǎ trĕtĕy kǒm a vŭr, k a mǎ pardnĕy a mǎ r<sup>a</sup>prǒ tǎĕ yŭ.

20. sŭ sǒli, a s yĕv a prǒ la tǎ<sup>a</sup>mǎĕ da la mĕžǒ. La pĕr l a vŭ vni dĕ yĕi a l a r<sup>a</sup>knŭ. Al n ǒ pĭdĭ<sup>a</sup> da la vĕy sǎ mĭžĕrĕby dǎ lĕ gay, a kŭar ũ d<sup>a</sup>vǎ d<sup>a</sup>/yŭ, i sǒta ũ kǒy, la mbrasa da to sǒ kǒr.

21. Sǒ bū<sup>a</sup>b a dĕy ǒ pyǒrǎ: Mǒ pĕr, y ǎ petšĭa kǒtr la syĕl a kǒtr to; a na fǒ pŭ mǎ ravizĕ kǒm tn ǒfǎ.

22. La pĕr  
dǎ la mǎĕ  
lĕ pŭ bĕ  
ě pĭvǎ!

23-24. m<sup>a</sup>  
m<sup>a</sup>džĭa, mǒ  
grǒs nǒn,

25. Lŭtǎdŭ  
al ě arivĕ

ǒya la brŭ

26. A dnŭ  
sǒ k sǒli

27. "S ě v  
k a fazĕy

28. Stŭ p  
k a nǎ vy

yĭ<sup>a</sup> d ǒtr

29. "nǒ,  
pĕ? di sǒ

k i pǒ, a  
pĕnĕ ěi t

30. Dŭtǎc  
gǎdrǒy; c

pǒr yŭ. -  
31. Mǒ bŭ

to sǒ k  
32. N ět

pyĕžĭi k a  
paržŭ?"

22. Lə pēr, kə pyōrey ázbēī, l a rlavē, a lə mānā dā lə mēžō a pō dyēža o sē džo: "Aportē ěī pōy drū lə pū bē lēyō pōr lə rvēti, ɛn anē ũ dēy, dē sūlē ɛ pīVə !

23-24. Am<sup>3</sup>nē lə grē vē, a pō lə bōtsāī<sup>3</sup> ! Nə vyo m<sup>3</sup>dží<sup>3</sup>, nə rēdžoi!" Tōtsō apré, al avēī adobé ɛn x grōs nōn, a tū ɛtēī kōm fōy dā džōy.

25. Lūtādū k al ɛtēī ásté o la tēby<sup>3</sup>, vē<sup>1</sup>t-s-i sō k al ɛ arivé: lə pū vey dē bū<sup>3</sup>b ravāī dū tsápēy, al oya lə brū dā lə múzik, a pō k a dāsēī.

26. A dmāda o dūa vey fōn k ɛtēī ástē var l etēby<sup>3</sup>, sō k sōli dēvėy siñifyé.

27. "S ɛ vōt frēr k ɛ ráv<sup>3</sup>nì, a pō vōt pēr a kmāde k a fayēy lə rēgalé".

28. Stūprōdž kōrsa lə pū vey dē bū<sup>3</sup>b, a pō a dyežá k a nə vyēy pē ōtrē. Sō pēr a dēvū sorti pōr lə práyī<sup>3</sup> d ōtrē.

29. "ñō, a t ɛ dēy, i nō f pē ōtrē var vō! - E pōrke pē? di sō pēr. - A y a bēī dēz anē k i trāvayē tā k i pō, a rēpōžú stúsi, a pō vō n ɛy džámē baíVə pēne ěī tsáv<sup>3</sup>ri pōr m ámüzē avōy mē kám<sup>3</sup>rēd<sup>3</sup>,

30. Dūtādū k mō frēr a m<sup>3</sup>dží<sup>3</sup> tō sō moyā avōy dē gādrōy; oso k al ɛ ráv<sup>3</sup>ni, tə fē bōtsayī<sup>3</sup> lə grē vė pōr yū. -

31. Mō bū<sup>3</sup>b, a rēpōžú lə pēr, t ɛ adé avōy mə, a pō tō sō k iy ɛ ɛ pōr tō.

32. N ɛt ɛ pē džōt k ěī pēr; mōtrej dā džōy a dū pyēži k al a d avēy rátrové ɛn ōfā k a kréyey mōr a paržú?"

Parabole de l'Enfant prodigue

en patois de Plagne, p. 100-103

Istuêr dâ l'ôfã k a to dëkpíy.

11. A y avâe en vâe en om k avâe du bûb, âi pû dzôvên a pô l'ôtr pû vey.

12. âi dzor, la dzôven a dâe o sâû pë: "Për, i v' k ta m bayey' la pë d l'ártâs kâ dâe m' r'vâni." La pë, k ër bâu kom la pâ, y a bayí'.

13. Këk to pû tër, sù pû dzôvên bûb a vodu tú sê drâe od âi d yû' rë vëzâi, árdzô kâutã, a pô al a tótso kite l'pâyi; m' o yû t sâ kâudûr d adrâe, al a vëkû kom âi parvër avâe dë m'ovës fon. Dâis al a tótso oyû m'dzîã to sô k al avâe.

14-15. Apré al e árive en gros fâmin. Nöt pör dyëb e oyû bâu kâutã t sâ m'etr ú sárvis dü pû pti pâizã t sù yû, k l a fë a vardé sê pör.

16. Lí al arâe bâu vyû mdzîã o sâû sâe t sô k sê bët m'dzâi, m' n'vâi n y o bayâe.

17-18. Adâû al a ákosíã a múze a s a dâe o yû mêm: I n i pye pû t'ni, i veyë mítnã ket grôs bëtiz y e fë o kítã mã pë. Kôbâi n y a t e pë dë dzë tse nó k â dü pâ tã k a vyô, a pô m' k' m' rë d fã.

19. I v alé var yû, a pô i y v dír k a m trëtâe kom a vodr, pë k a m párd' nâe a pô k a m' rpron tse yû.

20. sù sôli, a s pyât, a pô pro l' tsmâi dâ la m'ëzâû sâû pë, k l a vû v'ni dâ yâi, l a r'kâñû. Prâe t pi-díã d la vâe dâ en éta sâ miz' rëby, a y fû údvã, i sôt ú kâe o l' ôbrasã dâ to sâû kôr.

21. Sn ôfã a dâe o pyerã: Mã pë, y e petsíã kâutr lã síel a pô kâutr vö; pard' nêm, bâu k i n sey pû

diñ k vö  
22. M' o  
vë dâ sê  
dâe o sê  
mët-si en  
23-24. A  
fëtâi!"  
fët, al  
25. Tâdû  
dëz ôfã r  
dâs.  
26. A d'  
sô k sôli  
27. A y  
vöt pë  
28. Sâi  
k a n ôtr  
d'ôtré.  
29. "ñö,  
pë? - A  
pâûzû, t  
pëne âi  
30. Tâdû  
lë fon d  
túe l' v  
31. Mn  
e o m' o  
32. N e  
a d avâe  
parzû?"

diñ k vọ m ápali vọt ọfã.

22. Mẹ lə pēr, kə pyérəy yũ ázbãĩ d ámur, l a sórlə -  
vẹ dã sẹ bra, a pọ l a mənẹ dã la mếzãũ. Apré al a  
dạe ọ sẹ gársãũ: "R'vėti lə tọtso de pũ bẹ lẹyãũ, x  
mết-si ẹn bąg ù dạe, a pọ de sũlẹ ẹ piə.

23-24. A pọ prọt lə vẹ lə pũ grẹ, túế lə! Mdzãĩ a pọ  
fếtãĩ!" Tọtso apré, al ã ákmosi t fēr ãĩ grọ rpe də  
fết, al ếtãĩ tũ kọm fạe də dzọy.

25. Tãdũ k al ếtãĩ bãĩy ếtabyé, vátli k lə pũ vẹdũ  
dẹz ọfã rəvãĩ dũ tsápáy; al ọ l' brú d la múzik a de  
dãs.

26. A d' mąd ọ dũ vẹy fọn k ếtãĩ asté t kọt l ếtẹby,  
sọ k sọli vyạe dĩr.

27. A y ã rẹpãũzũ: "S ẹ vọt frẹr k ẹ r'v'ni, a pọ  
vọt pēr a kmədə k ọ l rẹgalẹe".

28. Səl rẹpãũs a vẹkse lə pũ vẹy de búəb; al a dẵe  
k a n ọtrərạe pẹ. Sãũ pēr a dũ alẹ fọ pọr lə prayĩ  
d ọtrẹ.

29. "ñọ, k a y dí, i nọ v' pẹ alẹ avạe vọ! - B pórke  
pẹ? - A y a bãĩ dẹz ã k i trávayẹ pọr vọ, a t ẹ rẹ-  
pãũzũ, tọ paré m ặe vọ dzámẹ bayĩ la mấđ' r de sọz,  
pẹnẹ ãĩ tsovri pọr m ámuzẹ avạe mẹz ámi,

30. Tãdũ k mấũ frẹr, k a mđĩ tọ sọ k al avạe avạe  
lẹ fọn də mọvẻz vĩ, n ẹ pẹ pútọ r'v'ni k vọ fết a  
túế l' vẹ lə pũ grẹ pọr yũ. -

31. Mn ọfã, i di l pēr, vọz ết adẹ avạe mọ, tọ sọ k  
ẹ ọ mọ ẹ ọ vọ.

32. N ẹ sọ pẹ dzọt k ãĩ pēr fas a vạe lə dzọy k al  
a d avạe rtrọvẹ ọ bọn sắte l ọfã k a krayạe mọr a  
parzũ?"

11. Il y avait une fois un homme qui avait deux fils l'un plus jeune et l'autre plus vieux.

12. Un jour, le cadet a dit au père: "Père, je veux que tu me donnes la part de l'héritage qui doit me revenir". Et le père, qui était bon comme le pain, la lui a donnée.

13. Peu de temps après, ce fils cadet a vendu tous ses droits à un de leurs voisins, argent comptant, et a quitté aussitôt le pays; mais au lieu de se conduire comme il faut, il a vécu comme un polisson avec les mauvaises femmes. Ainsi il a eu mangé bientôt tout ce qu'il avait.

14-15. Alors il est arrivé une grande famine, et notre pauvre diable a été bien content de trouver à se louer à un des plus petits fermiers de cet endroit-là, qui l'a fait garder ses cochons.

16. Là il aurait bien voulu manger son sâcul de ce que mangeaient ses bêtes, mais personne ne lui en donnait.

17-18. Alors il a commencé à y penser et il s'est dit en lui-même: Je ne puis plus y tenir. Je vois maintenant quelle folie j'ai faite en quittant mon père. Combien n'y a-t-il pas de gens chez nous qui ont du pain à discrétion, et moi je meurs ici de faim.

19. J'irai vers lui et lui dirai qu'il me traite comme il voudra; seulement qu'il me pardonne et me reprenne chez lui.

20. Sur ce, il se lève et prend le chemin de la maison. Le père l'a vu venir de loin et l'a reconnu. Touché de pitié de le voir dans un état si misérable, il court à sa rencontre, et lui saute au cou en l'embrassant de tout son coeur.

21. Son enfant lui a dit en pleurant: "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; pardonnez-moi, bien que je ne sois plus digne que vous m'appeliez votre enfant".

22. Mais le père, qui pleurait de tendresse lui aussi, l'a soulevé et l'a mené dans la maison. Puis il a dit à ses domestiques: "Apportez à l'instant les plus beaux habits et revêtez-l'en, mettez-lui une bague au doigt et des souliers aux pieds.

23-24. Et puis amenez le veau gras et tuez-le! Man-

-geons e  
ils ont  
étaient  
25. Lor  
qui ari  
en ce m  
et des  
26. Il  
assises  
27. "C'  
a comm  
28. Cet  
qu'il n  
prier d  
29. "No  
tres.-  
je vous  
cependa  
chose,  
amis!  
30. Tan  
avec le  
que vou  
31. Mon  
avec mo  
32. N'e  
qu'il e  
fant qu

Note, p.  
von A.  
(1903),

-geons et réjouissons-nous!" Tout de suite après, ils ont commencé à faire un grand festin, et tous étaient comme fous de joie.

25. Lorsqu'ils étaient là assis à table, voici ce qui arrive: L'ainé des enfants revient du pâturage en ce moment, et il a entendu le bruit de la musique et des danses.

26. Il demande aux deux vieilles femmes qui étaient assises près de l'étable ce que cela voulait dire.

27. "C'est votre frère qui est revenu, et votre père a commandé qu'on le régalât," ont-elles répondu.

28. Cette réponse vexa le "plus vieux fils" qui dit qu'il n'entrerait pas. Son père dut sortir pour le prier d'entrer.

29. "Non, qu'il a dit, je ne veux pas être des vôtres.- Et pourquoi pas? - Il y a bien des années que je vous sers de mon mieux, a répondu celui-ci; et cependant vous ne m'avez jamais donné la moindre chose, pas même un cabri, pour m'amuser avec mes amis!

30. Tandis que mon frère, qui a mangé tout son avoir avec les femmes publiques, n'est pas plutôt arrivé que vous faites tuer le veau gras pour lui.-

31. Mon enfant, lui dit le père, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous.

32. N'est-ce pas juste qu'un père fasse voir la joie qu'il éprouve d'avoir retrouvé en bonne santé l'enfant qu'il croyait mort et perdu?"

Note, p. 100: Die Vorlage lehnt sich an diejenige an von A. Constantin et J. Désormaux in Rev. Savoie. 14 (1903), p. 11 ff., 103 ff.

La pir de mlain.

Conte en patois de Plagne (Jura bernois)

Sā<sup>e</sup> de Kòr an ain mā<sup>e</sup>r  
Kə nə pœ pu rò bā<sup>e</sup>r;  
O sòli a n y a pè grō mō:  
Pòr ain mā<sup>e</sup>r, s n é pè ain défō.  
O la kòvrè a-l-a parju le tèt,  
San pòr sòli ò-n-étrè mant pu bêt.  
Tòt u hō d la montain,  
Pòr ain tò nœ mlain,  
D ain véy grijon sā<sup>e</sup> d Kòr prurain la pīr,  
Pòr fèr en mœl. A n savain d kèt manīr  
O pyā<sup>e</sup> la pròr avō:  
O-l-arā<sup>e</sup> trò de mō  
Avā<sup>e</sup> ain tchèr; la tcharèr, bain trò rôt,  
N alā<sup>e</sup> pè u hō de la kòt;  
Pòr a dō la pòrtè,  
A n i fayā<sup>e</sup> pè muzè,  
Y étā<sup>e</sup> bain trò pā<sup>e</sup>zan-n;  
O la yədjān, a fòdrā<sup>e</sup> bain la snan-n,  
Pòr ò vni a bou,  
A pœ sòli étā<sup>e</sup> bain trò dondjrou.  
A desidirain, tò drā<sup>e</sup>, de la boèkyi<sup>o</sup>  
Avō la kòt. Pòr la bain diridji<sup>o</sup>,  
A pòr savā<sup>e</sup> ouvè la rətròvè,  
Kan i sarā<sup>e</sup> arivè tòt u bè,  
Kékain davā<sup>e</sup> pròr pyas  
Dan lə partu d soèl mas.  
Lə mā<sup>e</sup>r sə dévoua.  
La mœl drasi<sup>o</sup>, dədan a sə fòra,  
A pœ avō, kontra you<sup>o</sup>r bé vələdj,  
A lansirain, ò koeryan "bon vouayədj,"  
Mœl avā<sup>e</sup> prézidan.  
Ran tan plan, ran tan plan,  
Sòli fò dainch avō la kòt -  
I vò-z-è dā<sup>e</sup> k yér rôt! -  
A-l-akoutirain londjə mō.  
Tò bru pyāka, ò n'oyā<sup>e</sup> rò.  
Lə mā<sup>e</sup>r davā<sup>e</sup>, arivè chu l tchanpay,  
Koeryè bain fòr, pòr kə tò lə mond ay  
Lə rətròvè la ddō,  
Tòt u fain fon du bō.

Ceux  
boire  
maire  
perdu  
plus  
tout  
Court  
Ils n  
desce  
avec  
n'all  
à dos  
coup  
la se  
était  
aussi  
Pour  
ver,  
quelq  
cette  
il se  
recti  
crian  
tan p  
desce  
rapid  
on n'  
le pā  
monde  
bois.



## La Meule

Ceux de Court ont un maire qui ne peut plus rien boire; à cela, il n'y a pas grand mal: pour un maire, ce n'est pas un défaut. A la corvée, il a perdu la tête, sans pour cela en être beaucoup plus bête. Tout au haut de la montagne, pour un tout nouveau moulin, d'un vieux granit ceux de Court prirent la pierre pour faire une meule. Ils ne savaient de quelle manière on pouvait la descendre (prendre en bas): on aurait trop de mal avec un chariot; la route beaucoup trop rapide, n'allait pas au haut de la forêt; pour la porter à dos, il n'y fallait pas penser, elle était beaucoup trop lourde; en la glissant, il faudrait bien la semaine pour en venir à bout, et puis cela était beaucoup trop dangereux. Ils décidèrent aussitôt (tout droit) de la rouler en bas la côte. Pour la bien diriger, et pour savoir où la retrouver, quand elle serait arrivée tout au bas, quelqu'un devait prendre place dans le trou de cette masse. Le maire se dévoua, la meule dressée, il se fourra dedans, et puis en bas, dans la direction de leur beau village, ils lancèrent, en criant: "Bon voyage!" meule avec président. Ran tan plan, ran tan plan, cela fit un tel bruit en descendant la côte, - je vous ai dit qu'elle était rapide! Ils écoutèrent longtemps. Tout bruit cessé on n'entendait rien. Le maire devait, arrivé sur le pâturage, crier bien fort pour que tout le monde aille le retrouver là-bas, tout au fond du bois.

O déchòdan avô la nôev tcharér

Kə vè kontrə la prér,  
Lé-z-òm də kòr, chu lé pi', chu lé man,  
Fuain, sòtain, ravizan, akoutan,  
Tròvan k lə mā'ér davā' bayi' siny d vi',  
K a-l-alā' lon dəvan d'òyu hòetchi'.

Kan a furain u fon,  
A s murain pòr də bon  
A kru partò, dan lé pīr, la brousay  
A lé bòtcha k y a avā' chu l tchanpay,  
S a nə vyain rò tròvè.  
Par var lé katr, l adjouain fòra son nē  
Dan ain moerdji', tò d kòt èn tcharbònér,  
Bain pu avô k lə fon də la tcharér,  
A pòe a vò la pīrə də məlain  
K'ètā' koutchi' dō ain pəti pòetyain.  
A vya tò tchó koeryè, kòm èn gròs fèt,  
Sò k y arivā', mè a vò kə la tèt

Du mā'ér n étā' pè li.

"Sòli n vè pè" k a di.

A-l-apala. Lé-z-òtr s murain tu a fur,  
Pòr alè vā' soèl tariby avantur.  
- "Kan nò son vni, ò la paintə du djòr,  
La tèt du mā'ér étā'-t-i' li ankòr?"  
Dəmanda-t-é; "a vò fò tu tēchi'  
D i bain muzè, ou bain l a-t-é lachi'  
Dan son tchapè, kan a-l-a vya vni?  
Pòr lə savā', atòtə mə par si,

Tantò tché you, u vlèdj,

J v alè avā' kòrèdj

Dəmandè sò k ò-n-é."

A s ò vè don tò drā' u kabaré

Kə tanyā' l mā'ér; ò sa fòn' a dəmand:

- "Di don, mā'érés, tò k é fòn də bòn'kmand,

Kan lə mā'ér, stu matain,

Ala ò la montain,

Avā'-t-é prā' sa tèt,

Ou bain fò-t-é prou bét

Pòr la lachi' tché vò?"

- "Ma fā', i n ò sa rò;

Dan tu lé kə, y étā' ankòr du main-n

Chu sé-z-épòl; y è la mòn' adé ch pyain-n

K i n pyé rò dir də pu.

Mè sə n è pè la pərmi' r vā', tò chu,

Kə soèl tèt sarā' parju.

En d  
cond  
les  
rega  
donn  
/tem  
fure  
cher  
et l  
/pou  
rien  
l'ad  
tout  
le fo  
de mo  
Il vo  
dont  
mais  
"Cela  
se mi  
terri  
la po  
encor  
de bi  
son c  
voir,  
villa  
qui e  
ret q  
"Dis  
comm  
monta  
assez  
je n'e  
encore  
si ple  
ce n'e  
su), q

En descendant le long de la nouvelle route, qui conduit à la carrière, les hommes de Court, sur les pieds, sur les mains. couraient, sautaient, regardant, écoutant, trouvant que le maire devrait donner signe de vie, que cela (il) allait long /temps/ avant qu'on entende hucher. Quand ils furent au fond, ils se mirent pour de bon à chercher partout, dans les pierres, la broussaille et les buissons qu'il y avait sur le pâturage, /pour voir/ s'ils ne trouveraient rien (voulait rien trouver). (Par) vers les quatre /Heures/, l'adjoint fourra son nez dans un tas de pierres, tout près d'une charbonnière, bien plus bas que le fond de la route, et puis là vit la pierre de moulin qui était couchée sous un petit sorbier. Il voulut de suite crier, comme à un événement dont il fallait se réjouir, ce qui lui arrivait, mais il vit que la tête du maire n'était pas là. "Cela ne va pas," qu'il dit. Il appela. Les autres se mirent tous à courir, pour aller voir cette terrible aventure. - "Quand nous sommes venus, à la pointe du jour, la tête du maire était-elle là encore?" demanda-t-il; "il vous faut tous tâcher de bien y penser, ou bien l'a-t-il laissée dans son chapeau quand il a voulu venir? Pour le savoir, attendez-moi par ici; tantôt chez eux, au village, je veux aller avec courage demander ce qui en est." Il s'en va donc tout droit au cabaret que tenait le maire; à sa femme il demande: "Dis donc, maîtresse, toi qui es femme de bonne commande, quand le maire, ce matin, alla à la montagne, avait-il pris sa tête, ou bien fut-il assez bête pour la laisser chez vous?" - "Ma foi, je n'en sais rien; dans tous les cas, elle était encore dimanche sur ses épaules; j'ai la mienne si pleine que je ne peux rien dire de plus. Mais ce n'est pas la première fois, c'est connu (tout su), que cette tête serait perdue.

Də la rəkru, i n ò vó pè la pain-n:  
 A vó atan k a n ò-n-ā<sup>e</sup> rò,  
 Pòr la kòmun' a pœè pòr mò."

A. Grosjean.

NB. La patois de Plagne est intéressant à plusieurs égards: il forme la transition entre le type jurassien et ceux du canton de Neuchâtel; il renferme un grand nombre d'archaïsmes et de germanismes très curieux. Nous rendons par "ain" une diphtongue nasale unissant "an" et "in" avec leurs intermédiaires en une émission de voix.

/ Dans: Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse romande, 5e. année, 1906, pp. 59-63./

\*\*\*\*\*

De la rechercher, cela (elle) n'en vaut pas la peine: il vaut autant qu'il n'en ait point, pour la commune et puis pour moi".

De la grande floraison des chansons jurassiennes du siècle passé, deux surtout sont vraiment populaires et ont franchi les bornes de notre petit pays : « La Rauracienne » et « Les Péquignats ou « Les Pégnats. »

Ce sont aujourd'hui deux bonnes vieilles centenaires, mais le grand âge ne leur pèse guère. Nous les trouvons encore vives et alertes, capables d'égayer une veillée, de faire vibrer bien des cœurs. Elles ont gardé une vigueur juvénile, puisée dans la bonne veine du terroir jurassien. Elles restent parmi les préférées de nos gars; nos soldats redressent la tête en entonnant leurs couplets. Combien de réunions populaires finissent par ces deux chants ?

On ne se souvient guère de leur origine politique pour ne songer qu'à leur Muse patriotique.

On ne saurait assurer que nos deux chansons soient dignes de Béranger ; mais elles sont nôtres, cela nous suffit.

Notre peuple est porté à chansonnier, même dans les temps les plus durs. En cela, il est philosophe. Et il a raison, c'est de bonne philosophie !

\*

D'abord l'aînée. La Rauracienne est fille du mouvement libéral de 1831. Les paroles sont de X. Stockmar, le tribun, et se chantent sur l'air du « Dieu des bonnes gens ». C'est la seule survivante d'une série de chansons satiriques contre les baillis et le régime patricien. Le régime est aux abois : La « Marseillaise ajoulote » en sonne le glas.

A cette époque (1), X. Stockmar a-t-il des tendances séparatistes ? Cette lettre de Neuhaus, de février 1831 le laisse supposer : « Vous m'effrayez un peu, Messieurs de l'Evêché — écrit-il à Stockmar — Vous envisagez le beau côté de l'indépendance ; examinez, s'il vous plaît, le mauvais à son tour, car il y en a un, et vous n'en doutez pas.

Si l'Evêché était détaché du canton de Berne, les amis de la liberté du vieux canton perdraient un appui et les oligarques auraient une chance de plus pour eux. Est-il indifférent à l'Evêché que le vieux canton soit libre ou ne le soit pas ? Je crois qu'il nous faut rester unis pour mieux garder nos libertés ».

D'autre part **Elsaesser** est très affirmatif. L'avenir qu'il rêvait était placé dans une sphère plus élevée : il voulait l'affranchissement de sa patrie, la séparer de Berne pour en faire un canton indépendant.

\*

Ensuite la cadette. La chanson des « Pégnats » date de 1834.

Comme on pourrait le croire par son titre, elle ne remonte pas aux troubles de 1740 (2). Son auteur, Jules Thurmann, savant naturaliste, n'est chansonnier que d'occasion ; aussi les paroles en sont assez médiocres. Par les circonstances qui lui donnèrent naissance, autant que par son texte, c'est une chanson politique. La satire éclate au premier couplet.

Voici ce que nous apprend C. Folletête de la mélodie : « D'où nous vient cette musique, si conforme au génie et aux allures vives du peuple d'Ajoie ? »

Quiquerez dit que le refrain en est emprunté à une chanson que les Craichies (partisans de la Cour) avaient faite contre Péquignat. Il est en effet fort probable

« Notre chanson » n'a pas l'air de plaire à M. Gonzague de Reynold qui en fait mention dans « Cités et pays suisses » (1. 179).

« En 1831 (légère confusion de date), le savant Thurmann composa sur Péquignat ou Les Pégnats, une chanson qui voulait être une satire politique ; en 1854, Ferdinand Feusier fit en patois la charge de l'œuvre Thurmann ; c'est la charge qui est resté populaire.

Lors des mobilisations, un officier du 22, authentique bernois, s'efforçait d'imiter le rauque patois de ses hommes et, de sa grosse voix entonnait :

« S'vos v'lais saivois c'ment qu'en moinnait (bis)

Le paisain de Coerdgenay.

et qui tout feu, tout flamme, reprenait le refrain :

« Vivent les Ai-z-ai, z'ai, Vivent les Aï-djo-lats ».

Il ne songeait guère, notre capitaine aristocrate — aristocrate pris dans le vrai sens du mot, — que nos deux chansons jurassiennes avaient sonné le glas du Patriarcat bernois.

Comme lui, en chantant nos vieux airs, oublions nos dissensions, nos luttes fratricides ; redisons en chœur, de tout notre cœur :

« Unissons-nous, fils de la Rauracie,  
Et donnons-nous la main ».

Jos. Biétry jun.

1) Stockmar Biographie 459.

2) Erreur dans « Chantons », nouveau livre de chant à l'usage des écoles jurassiennes ; même erreur déjà dans « Notre Drapeau ».

\*  
D'abord l'aînée. La Rauracienne est fille du mouvement libéral de 1831. Les paroles sont de X. Stockmar, le tribun, et se chantent sur l'air du « Dieu des bonnes gens ». C'est la seule survivante d'une série de chansons satiriques contre les baillis et le régime patricien. Le régime est aux abois : La « Marseillaise ajoulote » en sonne le glas.

A cette époque (1), X. Stockmar a-t-il des tendances séparatistes ? Cette lettre de Neuhaus, de février 1831 le laisse supposer :

« Vous m'effrayez un peu, Messieurs de l'Évêché — écrit-il à Stockmar — Vous envisagez le beau côté de l'indépendance ; examinez, s'il vous plaît, le mauvais à son tour, car il y en a un, et vous n'en doutez pas.

Si l'Évêché était détaché du canton de Berne, les amis de la liberté du vieux canton perdraient un appui et les oligarques auraient une chance de plus pour eux. Est-il indifférent à l'Évêché que le vieux canton soit libre ou ne le soit pas ? Je crois qu'il nous faut rester unis pour mieux garder nos libertés ».

D'autre part Elsaesser est très affirmatif. « L'avenir qu'il rêvait était placé dans une sphère plus élevée : il voulait l'affranchissement de sa patrie, la séparer de Berne pour en faire un canton indépendant.

\*

Ensuite la cadette. La chanson des « Péquignats » date de 1834.

Comme on pourrait le croire par son titre, elle ne remonte pas aux troubles de 1740 (2). Son auteur, Jules Thurmann, savant naturaliste, n'est chansonnier que d'occasion ; aussi les paroles en sont assez médiocres. Par les circonstances qui lui donnèrent naissance, autant que par son texte, c'est une chanson politique. La satire éclate au premier couplet.

Voici ce que nous apprend C. Folletête de la mélodie : « D'où nous vient cette musique, si conforme au génie et aux allures vives du peuple d'Ajoie ? »

Quiquerez dit que le refrain en est emprunté à une chanson que les Craichies (partisans de la Cour) avaient faite contre Péquignat. Il est, en effet, fort probable que c'est un vieil air du pays que l'on aurait retrouvé pour la circonstance.

Le texte patois est postérieur au texte français. Il fut composé vers 1854 par Ferdinand Feusier. Il est aussi populaire, sinon plus, que celui, un peu guindé, de Jules Thurmann.

Encore une fois, citons C. Folletête : « Il ne faut naturellement pas chercher dans cette boutade, ni l'exactitude historique, ni la réalité des détails ; le poète s'affranchit de toutes ces entraves. La forme est vive, pétillante et parfaitement appropriée au rythme et à la mélodie de la chanson ».

Des deux textes, français ou patois, c'est le dernier le plus savoureux.

du mot, — que nos deux chœurs  
nes avaient sonné le glas, du Patriarcat ber-  
nois.

Comme lui, en chantant nos vieux airs, oublions nos dissensions, nos luttes fratricides ; redisons en chœur, de tout notre cœur :

« Unissons-nous, fils de la Rauracie,  
Et donnons-nous la main ».

Jos. Biétry jun.

1) Stockmar Biographie 459.

2) Erreur dans « Chantons », nouveau livre de chant à l'usage des écoles jurassiennes ; même erreur déjà dans « Notre Drapeau ».